

## Chapitre 3

### *Une île agitée.*

**L**e Commandant a fini par décider de tout de même faire escale aux Açores. Non seulement il serait utile de se ravitailler en charbon, mais c'est surtout l'eau douce qui va manquer à la machine. Nous n'avons pas eu une seule goutte de pluie depuis que les mécaniciens ont réparé la machine. Il a fallu, une fois les réparations effectuées, remplir la chaudière qui avait perdu beaucoup d'eau lors des fuites et de la détente d'urgence rendue nécessaire pour faire baisser la pression. Après avoir remis la chaudière au niveau la réserve d'eau s'avérerait insuffisante pour pouvoir continuer à marcher à la vapeur jusqu'à la Guadeloupe.

Nous avons été agréablement surpris de la gentillesse de l'accueil aux Açores. Je profite de ce constat pour demander au Commandant pourquoi il doutait d'un accueil difficile en raison des mauvaises relations actuelles avec l'Espagne puisque les Açores sont une possession portugaise et que la guerre civile portugaise est terminée depuis plus de vingt ans.

L'Espagne ne met plus son nez dans les affaires des Açores...

- Vous savez, Berdeilhe, les Espagnols ont occupé les Açores et en ont chassé les comptoirs français...

- Certes, mais il y a plus de trois cents ans.

- De la même façon, les Espagnols ne sont plus les colonisateurs du Mexique. Il n'empêche qu'ils sont au moins aussi contrariés des vues de l'Empereur sur le Mexique que ne peuvent l'être les décideurs des gouvernements des États-Unis. Croyez-moi, les gouvernants à Washington sont plus que réticents à admettre que la France soit à nouveau un Empire. Enfin, nous sommes heureux d'avoir fait escale ici. Dieu merci, l'eau ne manque pas dans ces îles. Pour le charbon, nous ne prendrons que le juste nécessaire parce que le prix en est assez élevé. »

Mon matelot ne fait plus le siège de mon appareil à « faire de l'eau ». Il a compris les nuances entre la distribution du matin et celle du soir. La première étant l'eau à boire, la deuxième pour la toilette. Il n'empêche, je continue à condenser de l'eau pour mes besoins personnels.

Le voyage se poursuit sous voiles mais aussi sous la poussée de la machine à vapeur. Il nous faut presque une semaine pour accrocher les Alizés. Nous aurions dû traverser en une douzaine de jours et en fait nous aurons passé plus de trois semaines entre l'appareillage de Rochefort et l'arrivée à Pointe à Pître. Pendant les manœuvres, je reste à l'écart pour éviter de gêner l'équipage. Il n'y a pas de place libre au quai Lardenoy lorsque nous entrons dans le fond du cul de sac marin où se trouve la darse du port de Pointe à Pître. Le pilote nous fait savoir qu'un gros vaisseau est en cours d'appareillage et que nous aurons largement la place pour nous mettre confortablement à quai. Pour le moment, le Commandant fait mouiller deux ancres pour affourcher sans éviter<sup>1</sup> trop largement dans l'avant-port.

J'observe cette manœuvre conduite avec célérité et presque sans un ordre à la voix. Tout se fait au sifflet du maître d'équipage. Le bateau entame un large cercle qui le conduit bout au vent. Le commandant fait masquer et, sous l'action du vent dans les voiles, le bateau s'arrête rapidement et commence à culer. La première ancre file vers le fond de sable lourd où elle s'enfonce tandis que la chaîne sonne dans l'écubier en secouant toute la frégate.

---

<sup>1</sup> Tourner autour de son point d'amarrage et ainsi risquer de toucher des obstacles ou d'autres bateaux eux aussi à l'ancre.

Le commandant fait orienter les voiles tout en donnant de la puissance en avant à la machine. Sous l'effet de l'alizé et de la barre, le nez du navire abat vers la droite et s'éloigne du point d'ancrage en remontant vers le vent. Une fois que la chaîne d'ancre est perpendiculaire à l'axe de marche, le commandant fait larguer la seconde ancre et débrayer les roues à aubes. Manœuvrées par les gabiers, les voiles reviennent à la perpendiculaire par rapport à l'axe du bateau. Le vent les plaque contre les mâts et le bateau repart en marche arrière. Les deux ancres s'enfoncent dans le sable de la rade, la première qui avait pivoté sous la traction vers l'avant et la seconde qui vient de se poser au fond. Lorsque le Commandant estime qu'il y a assez de chaîne mouillée pour tenir le bateau, il fait bloquer les guideaux et prendre les dispositions de mouillage. Pendant que les marins s'affairent à déployer les tampons pare battage tissés en filet de gros cordon de chanvre empli de kapok, je regarde le paysage du port de Pointe à Pître. Vers et depuis les caboteurs à voile amarrés le long des quais, des portefaix pliés sous les charges échangent les marchandises qui arrivent et celles qui partent. Linières a pris des photographies de cette agitation et m'en a fait tenir des tirages.



*Vue de l'avant darse prise depuis le nid de pie du grand mât.*

Le port voit une grande agitation terrestre et les portefaix conduisent les marchandises qu'ils débarquent vers des chariots à mules ou à bœufs que les conducteurs font partir vers la ville.

Les manœuvres d'arrivée sont terminées. Linières fait rassembler l'équipage sur le pont principal où rien ne traîne. Le maître d'équipage lit les tours de service et rappelle les consignes de comportement à terre. Le Commandant a fait parer sa chaloupe. Il va descendre à terre avec le Commissaire. L'aspirant reste à bord comme officier de quart. Le Second et moi-même allons descendre à terre avec le Commandant.

- Monsieur de Berdeilhe, vous nous accompagnerez à la Capitainerie où l'inspecteur du cadastre vous donnera vos directives. Le Commandant de Linières s'est proposé de vous cornaquer dans Pointe à Pître où il a de la famille jusqu'au moment de votre départ vers Basse-Terre où se trouve le siège du service du cadastre impérial. Je crois que le directeur du

service des travaux d'État a une voiture pour vous conduire en Basse-Terre. Nous, nous nous y rendrons par la mer, mais dans une semaine seulement. Il y en a pour une journée de navigation parce que les hauts fonds sont nombreux et les chenaux encombrés.

En voiture, il vous faut un peu moins de la journée si vous partez assez tôt et si la gabarre est en état de marche. »

Je ne fais aucun commentaire mais me concentre plutôt sur le chargement de mon équipement dans la soute de la chaloupe du Pacha.

Sous l'effort coordonné et efficace des rameurs à deux par aviron, la chaloupe prend rapidement de la vitesse. Le quartier-maître barreur conduit habilement notre lourde embarcation vers le quai de la capitainerie en louvoyant entre les canots et barques divers qui traversent l'avant-port en tous sens.

Notre voyage est assez bref et je me retrouve à terre. Après ces semaines passées en mer, la fermeté du sol immobile me donne une sensation curieuse. Tandis que l'on débarque mes impedimenta, j'observe le spectacle de la darse vue de la terre.



**La darse vue du Quai Lardenoy**

*Tandis que l'on débarque mes impedimenta, j'observe le spectacle de la darse vue de la terre.*

Les maisons sont en bois ce qui ne les empêche pas d'avoir un ou deux étages. D'ici, celles qui entourent le port semblent assez fanées avec des couleurs passées. Mais de l'autre côté de la place du marché plantée d'arbres qui portent de gros fruits rouges et orangés, les maisons semblent plus cossues souvent entourés d'un petit jardin d'agrément. Linières m'arrache à ma contemplation et m'entraîne à la suite du Commandant et du Commissaire vers un gros bâtiment de bois construit sur un soubassement en dur. C'est le siège des administrations maritime et fiscale. En effet on y trouve l'inscription maritime et les douanes.

C'est également là que se trouvent les représentants du Gouvernorat responsables des activités artisanales maritimes, la pêche et la construction navale. Linières me présente à un jeune Commissaire aux ports que l'on appelle aux Colonies un « administrateur des affaires maritimes », Enguerrand Potiron de Boisfleuri, chargé du contrôle des appareils de navigation des bateaux qui ressortissent au comptoir de Pointe à Pître.

- Mon cher cousin, commence le Commandant de Linières, je te présente un géomètre d'État qui vient travailler sur le cadastre de notre île. C'est un homme bien né puisqu'il s'agit du Baron Pierre-Hubert de Berdeilhe.

- Bienvenue dans notre île, mon cher Baron...

- Je vous en prie, Monsieur l'administrateur, laissez là le protocole. Appelez-moi simplement Monsieur...

- Mais je constate que vous, vous semblez familier du protocole colonial... malgré mes trois galons, vous ne m'avez point appelé « Capitaine ».

- Que voulez-vous, j'ai été préparé lors de mon cours des géomètres d'État à reconnaître les autorités territoriales, maritimes et administratives en général. En particulier lors de mon instruction centrée sur les Colonies. Car j'ai bien l'impression que mon devenir sera de parcourir les Colonies, désormais. Mais j'en saurai davantage lorsque j'aurai reçu mes instructions de mon Ingénieur en Chef.

- Attendez-vous à avoir une certaine indépendance... »

Boisfleuri jette un coup d'œil complice à Linières. Je n'ai pas l'occasion de questionner mes deux interlocuteurs parce que s'approche de nous un curieux personnage portant canotier et vêtu d'un costume en lin écru clair. Il porte lorgnon et canne ainsi que des chaussures vernies que l'on devine assez fatiguées sous les guêtres lacées lesquelles ont dû être blanches au sortir de chez le chausseur. Pour compléter cette tenue assez surprenante ici, il porte une canne de jonc dans la main gauche et des gants beurre frais trempés par la moiteur de ses mains soumises comme tout le monde à l'humide chaleur du port.

- Monsieur le Baron Pierre-Hubert de Berdeilhe ? »

Il n'y a pas de miracle à ce qu'il m'identifie. Je suis le seul personnage de mon âge en tenue civile bourgeoise sur le port. Tous les autres êtres humains qui vaquent autour de nous soit portent des uniformes variés, soit sont des manouvriers de couleur. On trouve des portefaix souvent mulâtres, des employés souvent manifestement venus des Indes, et des commerçants affairés venus de la zone extérieure au port.

- C'est moi... » Je n'ai pas le temps d'être courtois que le curieux personnage me prend les mains et se lance dans des effusions, exagérées à mon sens, avant de m'inviter à le suivre au « quartier administratif » cette grosse maison à étage que j'ai repérée tout à l'heure.

Nous escaladons les quatre marches qui conduisent à la véranda sur laquelle donnent les portes fenêtres de tous les bureaux. Au milieu de ce bâtiment, toutefois, se trouve un escalier monumental qui conduit à l'étage. Au moment d'entrer dans le hall d'accueil, nous croisons le « Pacha »<sup>2</sup> que reconduit le Directeur des Douanes.

- Mon cher Berdeilhe, je vois que M. Nouy vous a pris en compte. Je vous laisse avec lui. Je suis charmé de vous avoir eu à mon bord. Mais nous aurons l'occasion de nous revoir puisque Basse-Terre sera le port d'attache de L'Archéon plus longtemps que j'en resterai le Commandant. J'ai appris que je serai logé près de Basse-Terre dans une maison agréable. Dès que j'en aurai pris possession, je ferai venir mon épouse et mes enfants. Vous-même serez logé là bas. Donc nous aurons l'occasion de nous revoir, soyez-en certain.

- Ce sera avec plaisir, Commandant. »

Nous nous saluons et je monte à l'étage derrière M. Nouy. Dans un bureau rafraîchi par un courant d'air astucieusement provoqué par l'agencement des jalousies de bois qui

---

<sup>2</sup> C'est le surnom que l'on donne dans la marine au Commandant d'une unité, bateau ou groupe de soldats formant corps, comme un groupe de fusiliers, par exemple.

dévient l'alizé soufflant en permanence, je suis reçu par un homme grand et mince d'un certain âge.

- Henri de Poyen, Inspecteur du Cadastre pour la Grande Terre. Je suis chargé de vous accueillir de la part de M. Bernard de Richemond, Directeur du Cadastre pour la Guadeloupe. Nous sommes très heureux d'accueillir en vous un émule de l'École des géomètres d'État. Votre savoir nous sera précieux. Votre autorité de référence sera Monsieur Bertrand de La Roncière, éminent connaisseur de la flore karukérienne. Mais c'est lui qui a demandé qu'on lui envoie un géomètre car s'il maîtrise parfaitement la trigonométrie, il n'a aucune connaissance des méthodes de levé des angles et distances indispensables à l'établissement des plans et cartes que souhaite constituer l'administration du Trésor grâce au service du Cadastre.

Il semble que vous ayez une interrogation, je vous ai vu lever votre sourcil gauche...

- En effet Monsieur l'inspecteur. Vous avez évoqué une flore... karukérienne ?

- Karukérienne. C'est un néologisme de ma part. L'île de la Guadeloupe se nommait encore « Karukéra » avant l'arrivée de la civilisation. Dans la langue des indiens caraïbes, cela signifiait « l'île des belles eaux » tandis que la Martinique se nommait « Madinina, l'île des belles fleurs ». Mais il me semble que Karukéra corresponde mieux à la façon de voir les choses de Monsieur de La Roncière. Vous découvrirez tout cela.

- Mais quelle est la fonction exacte de Monsieur de La Roncière ? »

M. de Poyen a un geste vague et une moue qui exprime l'incertitude. « Il serait mon homologue pour la Basse Terre. Qui est, vous le verrez, la partie montagneuse de l'île. Toutefois il ne semble pas convaincu de son rôle puisqu'il passe le plus clair de son temps à herboriser en forêt. Mais je pense qu'il vous laissera le champ libre dans vos activités de géomètre. Peu importe. Il connaît la mission et M. de Richemond sait parfaitement ce qu'il veut mettre en place en Guadeloupe. Vous ne serez pas livré à vous-même sans savoir vers qui vous tourner. M. Nouy va vous prendre en charge pour ce soir. Un instant. »

M. de Poyen se lève et entrouvre la porte de son bureau. « Aurélien ! » Il a simplement appelé sans trop élever la voix.

- Je suis là, Monsieur.

- Viens que je te présente. Monsieur de Berdeilhe, je vous présente mon fidèle adjoint particulier, mon écuyer, comme on disait autrefois : Aurélien de Poyen. Aurélien, le bagage de M. de Berdeilhe est-il prêt ?

- Oui Monsieur. Mais le Commissaire aux douanes voudrait s'entretenir avec Monsieur pour une affaire de droit de douanes et non simplement d'octroi à propos d'armes qui sont portées sur le manifeste.

- Il veut me parler d'armes ?

- Pas à vous, mais à M. de Berdeilhe.

- Importez-vous des armes, Berdeilhe ?

- Parmi mes instruments professionnels, je dispose en effet de deux armes individuelles.

- J'entends, mais les importez-vous ou les avez-vous achetées en France ?

- Je les ai achetées toutes les deux à Paris et je dispose des factures. Quant à l'octroi, je suis porteur d'une lettre d'exemption du Ministère des Colonies contresignée par la Direction du Trésor Impérial pour assurer l'exemption de tout octroi qu'il soit de mer, communal ou départemental pour mes armes et mon matériel d'optique et de mesure. Je vais donc me présenter au Commissaire aux douanes pour lui signer toutes les décharges qu'il souhaite. »

Je prends congé de M. de Poyen et me présente à deux bureaux de là chez le Commissaire aux douanes, conduit par Aurélien. Celui-ci marche nonchalamment dans son costume de toile blanche. Il entre sans frapper dans un bureau et dit quelque chose dans une



langue que je ne comprends pas. Cela donne quelque chose comme ceci « Yo ka vini. Mandé missié ». Sans façon, j'entre à mon tour dans le bureau suivi de Nouy.

Je comprends alors qu'il ne s'agit que d'une antichambre occupée par un homme de petite taille que je vois de dos, penché obséquieusement dans l'entrebâillement d'une autre porte monumentale. L'obséquieux se recule prestement et s'efface devant un géant roux qui fait irruption dans l'encadrement de la porte violemment tirée.

Le petit factotum est un blanc habillé comme un commis noir. Il me semble qu'il s'agit d'une sorte d'uniforme des employés de cette maison.

- Soyez le bienvenu, Berdeilhe. Cela fait plaisir de voir d'autres blancs que des blancs paysans des blancs Matignon ou des fonctionnaires français effarouchés par leur hiérarchie ou atteints de cirrhose foie. Apparemment, vous n'avez pas l'intention de vous laisser impressionner. Deux pistolets sur votre manifeste ! Peindriez-vous avec un pinceau dans chaque main ? »

Je considère le géant avec un peu de surprise. Il a une pointe d'accent mais que je n'identifie pas et une volubilité qui contraste un peu avec le ton courtois, feutré et assassin qui a été celui de mes interlocuteurs depuis que j'ai débarqué.

- Monsieur ? » Je garde à dessein un ton posé et neutre bien qu'une sympathie immédiate me rapproche de cet homme qui ne s'est toutefois pas présenté.

- Pardon. Je me nomme Maurice Bunel. Je végétais comme commis aux douanes à Marseille quand est parue une offre de poste pour tenir la charge de Directeur des Douanes pour le port de Pointe à Pitre. J'ai foncé. Moi, je suis originaire de Jersey. Français de cœur et sujet de la Reine d'Angleterre. Alors j'ai décidé d'entrer dans la douane française. Comme simple commis bien que je sois de bonne famille. Je savais que, depuis le début de colonisation de l'Algérie, il y avait des perspectives de bonnes places à Marseille. Par un cousin de mon père établi comme entrepreneur en voilerie à Marseille, j'ai obtenu une lettre de recommandation pour une place comme commis aux écritures à la direction des Douanes et de l'Octroi. À Marseille.

Quel enfer ! Que la mode y soit aux prébendes, aux arrangements entre amis et au trafic d'influence, après tout, depuis la fin du règne des Bourbons, on s'y est accoutumé en France. Mais comme je n'étais pas de Marseille, je n'avais aucune perspective de monter en grade. J'ai donc commencé à faire du zèle. Et à contrôler la régularité des transactions dont j'avais à connaître. Cela a gêné. On m'a donc retiré des affaires en cours pour me confiner au rangement des archives. Vous imaginez la manne pour mes recherches !

Bref, un soir, quelques semaines après que j'eusse provoqué une enquête de l'Inspection des Finances de Paris sur des marchés douteux, je rentrais chez moi le soir. J'habitais un petit pavillon près de la Joliette. Je rentrais donc chez moi quand instinctivement je me suis retourné. Bien m'en a pris : On m'agressait au couteau.

La détonation de mon Lefauchaux a réveillé la rue. La police était bien embêtée. C'était un indicateur des policiers du poste de police du Panier, mais aussi un nervi de la pègre et de la Mairie. Le malheur a voulu pour les autorités locales que j'avais deux témoins. Deux gendarmes à pied qui revenaient d'une séance d'instruction au siège de la Compagnie dont dépend leur Brigade. Ils passaient par là au moment de l'incident. Ils ont assisté de loin à l'agression et ont témoigné de ma bonne foi. Cela commençait à sentir le roussi. Mon chef de service m'a donc fait savoir qu'il y aurait une perspective intéressante pour moi en Guadeloupe. Il a appuyé ma demande avec une notation élogieuse et me voici ici. J'aurais préféré l'Algérie, mais bon. J'avais tiré le premier une fois, je n'étais pas sûr qu'il en serait de même une seconde fois. Il fallait que je quittasse Marseille.

- Je vois, réponds-je. Je dispose donc de deux armes en provenance du marché intérieur. J'ai les factures.

- Je m'en moque. Je vous ai fait préparer les justificatifs nécessaires et les voici signés. Je me doute que tout est en règle puisque votre arrivée nous a été annoncée par les voies officielles. Si j'ai pris ce prétexte, c'est que je souhaitais vous rencontrer. Un nouveau venu, surtout de votre qualité et avec des armes annoncées, ma curiosité a été titillée.

Sachez que vous avez bien fait de vous armer. Non seulement l'île est encore instable, mais la politique d'immigration d'ouvriers agricoles venus d'Extrême Orient déplaît fortement à certains ici. Les Chinois ont été très peu nombreux et sont surtout restés en Martinique. Seulement nous avons ici des gens venus des comptoirs français de l'Inde. Il y a aussi quelques Syriens venus en famille et qui resteront sans doute à demeure. En général, ils sont ici à la satisfaction de tous. Sauf des gens implantés depuis longtemps qui ne souhaitent pas que des esprits nouveaux mettent le nez dans leurs affaires. Ni des anciens esclaves qui voient d'un mauvais œil leurs congénères restés près de leurs anciens maîtres et les nouveaux venus qui viennent prendre des places qu'ils briguaient mais pour des salaires plus élevés.

Il existe des mouvements politiques divers liés à l'abolition de l'esclavage mais aussi à des querelles antérieures et ultérieures. Par exemple, au moment des Cents Jours, une bonne partie de l'île a pris fait et cause pour l'Empereur alors que d'autres factions s'étaient réjouies de la Restauration. Maintenant que nous avons de nouveau un Empereur, certains se sentent éminemment républicains, d'autres sont résolument monarchistes et parmi eux il est des légitimistes et d'autres sont orléanistes...

- En somme, c'est comme en France.

- Certes mais nous sommes sur une toute petite île et il reste de la fin de l'esclavage des anciens esclaves marrons qui survivent de petite agriculture vivrière et sont une main d'œuvre facile à enrôler pour des aventures inavouables.

Il n'est pas rare non plus de voir des voitures prises d'assaut par des vagabonds qui cherchent à voler les voyageurs. En outre, vos travaux vont nécessiter des arrangements et compromis puisque vous allez devoir établir une carte des parcelles et des propriétaires. Or après la fin de l'esclavage, les « marrons » se sont souvent installés dans les limites de forêt, soit en terrain domanial ou consulaire, soit sur des propriétés privées aux limites non marquées et dont des parties étaient laissées en forêt. Aussi, attendez-vous à des réactions brutales lorsque vous voudrez implanter les limites établies par voie de droit lorsqu'elles contreviendront à des intérêts établis par voie de fait.

- Vous m'avez l'air de bien connaître le sujet.

- Cela fait huit ans que je suis dans cette île à côtoyer les marchands, les planteurs, les avoués, les avocats et les notaires, sans compter les huissiers. Et surtout leurs commis et leurs clercs. Comme je ne me laisse pas détourner de mes missions, j'ai acquis une réputation d'écueil à contourner. J'ai renforcé mon Lefauchaux d'armes venant des États-Unis d'Amérique. Je me rends périodiquement en Caroline du Sud, à Savannah pour me changer les idées. Les liaisons sont régulières et assez rapides. Les vapeurs américains couvrent la distance en trois jours, parfois moins. Cela me permet de rester une semaine sur place. Ah oui, parce que nos droits à congé, ici, à nous fonctionnaires des douanes, sont alignés sur ceux des militaires.

J'ai notamment rapporté de Savannah un revolver Colt Walker. À piston. Parce qu'il est parfois difficile de se procurer ici de quoi recharger les cartouches de Lefauchaux et encore plus difficile de trouver des cartouches toutes prêtes. Sauf à passer par les militaires, mais ce n'est pas moi, officier des douanes, qui vais détourner du bien appartenant à l'État. En revanche, il n'y a pas de difficulté à trouver des amorces qui se montent sur les cheminées des armes à piston. Mon revolver américain est dans un calibre analogue à celui de mon Lefauchaux mais avec la charge de poudre qu'il supporte, il est beaucoup plus puissant. C'est ce qu'on appelle un « calibre 44 ».

Je ne vais pas vous retenir plus longtemps. Je sais que vous devez partir demain par la route pour rejoindre Basse-Terre. Mais si vous revenez à Pointe à Pitre, je serai toujours heureux de vous rencontrer.

- J'ai été charmé de faire votre connaissance, Monsieur Bunel. Je pense que nous sommes faits pour nous entendre. Pour le moment je ne suis pas installé. Mais dès que ce sera fait, je prendrai contact avec vous pour que nous puissions de nouveau nous rencontrer. Sachez que vous serez le bienvenu chez moi. »

Nous nous serrons la main, une poigne de main franche et ferme. Malgré la sueur qui les humidifie, ambiance du port oblige.

Aurélien nous conduit au chariot où sont chargés mes impedimenta. Le cocher est, lui aussi, habillé comme les commis que j'ai rencontrés jusqu'à maintenant.

- Rue Bébien, maison de Linières, fait Nouy. »

Le cocher claque de la langue et les deux mules se mettent en marche nonchalamment. Nous traversons une place plantée de jeunes arbres qui portent des fruits que je ne connais pas. « Ces arbres sont des manguiers » me renseigne M. Nouy à qui j'ai posé la question. Il en existe différents types avec des fruits plus ou moins bons. Mais les pires d'entre eux, ceux qui laissent des fils solides entre les dents et ont un arrière-goût de résine sont néanmoins excellents. Vous aurez l'occasion de les découvrir. Le bois de manguier, quelle qu'en soit l'espèce, est très dur et si dense qu'il ne flotte pas. On s'en sert pour fabriquer certaines pièces de chariots ou de bateaux qui demandent une grande résistance. »

Notre chariot avance lentement entre les piétons et les autres voitures. Nouy me précise que les autorités de la ville ont fini par investir un budget digne de ce nom pour achever cette place neuve. Il a fallu l'empierrement et la stabiliser, ce qui n'avait jamais été fait. On peut maintenant y tenir des marchés et y faire passer des véhicules assez lourds. La rue Bébien où nous nous rendons a été délestée de l'essentiel de son charroi par la percée d'une autre artère qui part du fond du port pour traverser la ville en direction de la route qui conduit vers l'autre île qui constitue la Guadeloupe en passant la Rivière Salée sur un bac lourd que l'on nomme la gabarre.

La logorrhée de Nouy me lasse un peu aussi la laissé-je en fond sonore de mes pensées tandis que j'admire les maisons patriciennes de cette rue où les voitures légères et luxueuses sont plus fréquentes que des chars comme le nôtre. Nous avons parcouru l'artère sur une cinquantaine de mètres quand le cocher arrête son véhicule. Nous voici devant une maison à la grille de fer forgé, construite en bois et avec un étage. Pour y accéder depuis la rue, on doit traverser un jardinet planté de fleurs et encadré d'arbres que je ne connais toujours pas. Je découvrirai par la suite que le vrai et beau jardin s'étend derrière la maison.

Devant le portail d'entrée, le Commandant de Linières nous attend en compagnie d'un homme un peu plus âgé que lui. Linières est en civil et les deux hommes sont vêtus à la mode bourgeoise d'ici, un pantalon et une veste légère de toile écrue, des chaussures de toile fermées, une chemise de coton fin et clair. Linières a le cou nu et l'autre homme porte un foulard d'un tissu multicolore léger.

- Venez », fait Nouy. Je descends et le chariot repart.

Nous sommes chez les cousins de Linières. Une fois les présentations faites, nous montons sur la véranda qui entoure le rez-de-chaussée. Le jardinet de devant distille les effluves des fleurs qui le colorent. De tous petits oiseaux aux ailes vibrantes volètent de fleur en fleur comme le font chez nous les abeilles ou les papillons. Je m'attarde pour observer ces curieux volatiles au bec long et fin qu'ils enfoncent dans les corolles des fleurs qu'ils butinent.



- Vous avez découvert les colibris. Nous les appelons aussi des oiseaux-mouches. Les enfants les surnomment aussi des « pique-boyaux ». Vous comprendrez pourquoi bien assez tôt. »

Nous entrons dans une grande pièce entourée de portes fenêtres sur trois côtés. Un courant d'air savamment organisé fait régner une fraîcheur inattendue dans cette pièce où les jalousies de bois maintiennent une pénombre agréable qui contribue à faire baisser la température. Au fond du salon, adossé au seul mur aveugle, un domestique en livrée attend les ordres. Devant lui, plusieurs grandes soupières de liquides colorés, une série de carafes et d'aiguières, un tonnelet de bois sombre et deux coupes de salade de fruits aux contenus différents.

Deux piles d'assiettes et des couverts à entremets en argent attendent le bon vouloir des convives.

Linières me présente à son cousin. Charles-Louis de Linières est le fondé de pouvoir des plantations de la famille à Pointe à Pître. Il est chargé des transactions commerciales et des exportations des bananes de la plantation de Matouba, en Basse Terre, mais aussi de celles de sucre et de Rhum des deux plantations de canne de la Grande Terre, l'une au Moule et l'autre dans l'arrière-pays de Saint-François.

La famille de Linières est manifestement à l'aise. On me conduit à ma chambre à l'étage. C'est là que logent la famille et les hôtes tandis que les domestiques ont leurs quartiers à la « boyerie » située au fond du parc. Une série de petites maisons en bois qui datent de l'époque de l'esclavage. Seules les bonnes d'enfants et le régisseur comptable logent dans la maison. Ils ont leurs chambres individuelles au rez-de-chaussée, séparées du salon par un couloir qui traverse en longueur la maison et dont l'un des murs est le mur aveugle du salon. Le personnel de la cuisine est logé dans la « boyerie » et l'une des tâches du régisseur est de vérifier soigneusement l'extinction des feux une fois le service terminé. Si la cuisine est construite au fond du jardin pour éviter la propagation d'un incendie toujours possible, il reste le danger des lampes à huile ou des becs de gaz qui servent à l'éclairage. Les bonnes d'enfants ont la charge de vérifier que les enfants une fois couchés n'ont pas la possibilité d'allumer une bougie ou une chandelle. Le feu est la hantise des maisons antillaises, je le découvrirai au cours de mon temps de service ici. Si c'est aussi un souci en France, je dois reconnaître que dans la ville d'Angoulême, en particulier dans le quartier où j'ai vécu avec ses maisons en pierre de taille, le danger était moindre.

Une fois installé je prends des dispositions pour la nuit. Nous attendons le coucher du soleil, moment où doivent arriver les convives qu'attendent mes hôtes. Libre de mes mouvements, je prends un carnet de croquis pour préparer quelques vues de cette magnifique maison. Je suis en train de dessiner, depuis l'autre côté de la rue, quand j'entends qu'on me hèle. Sur le balcon de l'étage, j'aperçois Linières en compagnie de Charles-Louis.

- Vous devriez utiliser une chambre photographique, je vous l'ai déjà dit. »

Je ne souhaite pas crier dans la rue comme un marchand de journaux. Je fais donc un geste de salut de la main droite sans lâcher mon crayon. J'ai déjà les grandes lignes de mon croquis et avec mes « Carand'ache » je vais noter les dominantes de couleurs. Je suis occupé à ne rien omettre quand Linières traverse la rue pour venir à ma rencontre. Il jette un coup d'œil à mon croquis.

- Diantre ! Vous avez fait vite ! Vraiment, je vous admire. Et toutes ces petites taches de couleurs...

- En partant de ce croquis, je dessinerai une image plus exacte de cette magnifique maison. Avec les couleurs, ce que ne permet pas une chambre photographique.

- Et ces marques en marge ?

- Ce sont des indications de proportions des mesures que j'ai prises en utilisant mon crayon comme référence de mesures de distances.

- Écoutez, j'ai réalisé plusieurs plans films de cette vue de la maison. Certains sont des tirages très sous-exposés sur lesquels il est aisé de plaquer des couleurs comme vous savez le faire avec vos encres colorées. Je vous en donnerai quelques-uns mais maintenant, rejoignez-nous. Nos invités vont arriver et Charles souhaiterait que vous fussiez à nos côtés pour les recevoir.

- Je vous accompagne, bien sûr, mais à quel titre me trouverais-je à vos côtés pour recevoir vos hôtes ?

- Nous allons vous l'expliquer. À propos, je viens d'avoir par Aurélien des nouvelles de votre départ pour Basse-Terre demain. Il semble qu'il y a un contretemps. La machine à vapeur qui fait fonctionner le toueur de la gabarre permettant le franchissement de la Rivière Salée est à cours de charbon. En outre, elle a une fuite à la canalisation de haute pression et il va falloir la journée de demain pour tout remettre en ordre. Comme il est hors de question de vous séparer de votre bagage et de vous faire passer par barque légère, je pense que vous allez devoir rester ici une journée de plus. Nous avons envoyé un sémaphore à Basse-Terre.

Je vais devoir moi-même attendre ici plus de temps que prévu parce que mon successeur n'est pas encore arrivé. Le vapeur qui l'amène est encore au large de Saint-Domingue.

- Votre successeur ?

- Eh oui, mon cher. Je mets sac à terre. J'ai terminé mon service dans la Marine. Je rentre au pays parce que les nouvelles ne sont pas très bonnes en Amérique du Nord. Les tensions politiques s'exacerbent entre Washington et les États du Sud. Il est question d'abolition de l'esclavage que veulent certains et refusent d'autres. Nous allons vivre des temps difficiles parce que vous découvrirez rapidement que nos familles de planteurs sont très proches des États-Unis où nous nous procurons machines, armes et coton. En échange, les Américains nous achètent du sucre, car ils n'en produisent pas assez, des légumes tropicaux et du savoir-faire. Nombre de nos architectes se sont installés en Louisiane, dans les Carolines et en Georgie. Nous avons aussi beaucoup de juristes qui travaillent en Amérique dans les États de droit romain qui utilisent le Code Napoléon. Si un jour vous avez la possibilité de visiter le Sud des États-Unis, vous découvrirez que ces États sont ce qu'auraient pu être nos îles si elles avaient été plus grandes.

- Mais en quoi vous sentez-vous si proche des Américains ?

- Parmi les planteurs du Sud, nous avons des amis et de la famille. En ce qui concerne les Linières, nous avons des cousins qui sont partis avec La Fayette et qui sont restés là bas. Ils parlent toujours français chez eux bien qu'ils soient parfaitement des Américains. Ils nous ont aidés au moment de notre abolition de 1848 en nous fournissant des armes parce qu'il aurait fallu trop de temps pour en faire venir de France et que les « marrons » en avaient volées en partant des plantations. Sans compter que les fantoches qui gouvernaient à Paris avait mis un embargo sur les armes à destination des îles à sucre. Je me sens donc redevable à mes amis. Et puis, j'en avais assez d'une marine qui peine à évoluer, où le protocole est étouffant, où il faut des interprètes pour faire exécuter ses ordres parce que la plupart des marins ne parlent que le breton ou le provençal ou le basque. J'en avais assez des hivers qui mettent du givre sur les ponts, des maisons grises et des ciels tristes de l'Europe. Rendez-vous compte que j'ai été en garnison à terre à Brest ! Pendant deux ans à l'amirauté de l'Atlantique ! Non, c'est sans regrets que je mets sac à terre. »

Que dire ? Moi-même, n'ai-je pas quitté les garnisons de l'Armée de Terre, toutes concentrées pour l'essentiel dans l'Est de la France à cause de la menace prussienne ? Et si j'ai opté pour le corps des géomètres, c'est bien parce que celui-ci m'offrait la perspective de partir au Nouveau Monde et aux Colonies. Comme l'imgo, j'ai préféré le miel au sucre, j'ai quitté le confort de la termitière qui m'offrait une carrière sûre.

Je remonte dans ma chambre pour me rafraîchir avant le début de la réception. Linières m'y porte une série de plans films.

- Ainsi, vous ne perdrez pas de temps pour rétablir les proportions. Et si vous le souhaitez, vous pourrez même recolorer cette photo avec vos encres... »

Je remercie chaleureusement l'encore officier de Marine. Son idée de colorer l'image m'amuse et m'intéresse. Je me suis déjà plusieurs fois essayé à cet exercice où je commence à avoir quelque savoir-faire.

Linières m'entreprend après m'avoir fait tenir ces précieux tirages.,

- Charles-Louis tient à ce que les invités de ce soir ne vous prennent pas pour l'un de ces fonctionnaires débarqués de France et étrangers à notre société insulaire.

- N'est-ce pas ce que je suis ?

- Pierre-Hubert de Berdeilhe. N'êtes-vous pas le lointain descendant de votre homonyme du XIII<sup>e</sup> siècle parti de Foix pour couvrir le monde connu jusqu'à se rendre au Japon sur commande d'Alphonse de Poitiers au nom de Saint Louis ?

- Mais comment le savez-vous ?

- Croyez-vous que nous perdions si aisément les traces des personnages particuliers de l'Histoire et de notre généalogie ? Ainsi, vous allez découvrir qu'avec le jeu des alliances vous avez ici et à la Martinique des parents éloignés. Et parmi les familles issues de la noblesse comme parmi celles de la bourgeoisie. Or, vous allez être fort sollicité, en raison de votre mission d'établissement du cadastre. Et cela va commencer ce soir. Je ne souhaitais pas vous laisser entrer dans l'arène sans que vous en fussiez averti. Écoutez, laissez dire, ne vous engagez en rien. En fonction de ce qui se dessinera ce soir, nous vous éclairerons Charles-Louis et moi sur les divers personnages qui ont tenu à être de cette réception que nous n'avons pas organisée au hasard.

- Et pourquoi cette sollicitude ? »

Linières sort sa montre de son gousset.

- Nous avons une petite demi-heure. Suivez-moi dans le bureau de Charles-Louis. »

Le maître de céans est assis à son bureau en train de signer les papiers d'un marocain que lui a apporté le régisseur. Celui-ci s'esquive à notre arrivée.

- Charles, je pense que c'est le moment. Je ne lui ai rien dit mais je crois que c'est le moment. Pierre souhaite connaître les raisons de notre apparente sollicitude.

- Théophile vous a-t-il parlé du Grimoire ?

- Théophile ?

- C'est moi », fait le Commandant de Linières.

- Non, il ne m'en a pas parlé. » Je reste sur une prudente réserve, parce que je pense à un incunable fort précieux que nous avons dans un coffre à Angoulême.

- Il s'agit du « Grimoire du Bosc », rédigé par votre homonyme au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle.

- ...

- Nous l'avons ici dans notre coffre. Ou plutôt, nous en avons un exemplaire car il semble que le chevalier – puis Baron – de Berdeilhe l'a rédigé en deux exemplaires. Il semble d'ailleurs que la copie n'ait que des enluminures de seconde main.

- L'original est en sûreté en France. Vous avez sans doute un des trois exemplaires que mon aïeul a fait recopier par ses enfants garçons et fille pour leur éducation. Si je pouvais le consulter, je pourrais vous indiquer qui en est le copiste.

Mon souhait est de vérifier que l'on ne ment pas et qu'il y a bien un tel livre ici.

- Je vais vous le montrer.

C'est avec émotion que je regarde ce précieux incunable. À l'examen des enluminures qui reproduisent celles de l'exemplaire qui m'a été légué par feu mon père et qui est encore à l'abri dans le coffre de mon oncle, je mesure que la copiste a pris plus de goût pour certaines images que pour d'autres. Aux traits d'encre qui reprennent certaines images, je comprends que son père a tenu à rectifier des approximations pour que le legs garde toute sa signification sans altération.

Je me rends à la page qui précède la dernière. Il s'agit de la conclusion où une phrase contient le nom du copiste.

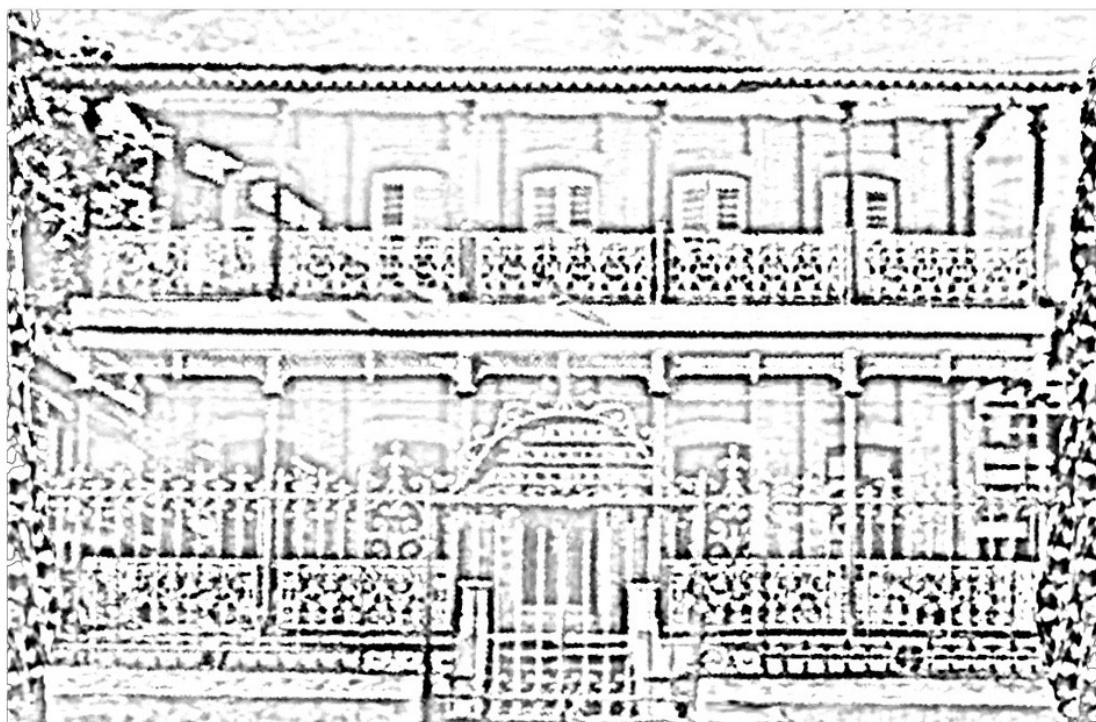
- C'est la fille de mon aïeul qui a rédigé cette copie du Grimoire de mon homonyme.

- Elle a épousé l'un de nos aïeux à Théophile et moi. Pour éviter toute inquiétude de votre part, voici une généalogie rédigée et certifiée par une série de notaires. Mon cher Pierre-Hubert, nous sommes cousins. Ceci ne serait qu'un détail. Ce qui nous importe n'a rien à voir avec de sordides histoires d'intérêts. D'ailleurs vous êtes pour le moins désargenté. Mais nous vous considérons comme un être exceptionnel même si vous n'en avez pas conscience. Vous êtes l'*Ereter*. »

Ce mot de patois de l'Ariège dans la bouche d'un blanc pays de Guadeloupe m'intrigue au plus haut point.

- Mais le temps passe et nos hôtes vont arriver. Vous êtes le centre d'une énigme et nous vous en entretiendrons après la réception. »

Avant de descendre au salon, je retourne à ma chambre pour jeter un dernier regard au plan film que j'ai l'intention de mettre en couleurs.



Je ne suis débarqué dans l'île que de ce matin ! Décidément nous sommes loin du théâtre classique. « *Qu'en un jour, en un lieu, un seul fait accompli...* »